

## Jon Fosse de la scène à la case

Marie-Andrée Brault

Numéro 107 (2), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, M.-A. (2003). Jon Fosse de la scène à la case. *Jeu*, (107), 97–99.

le jeu était trop marqué, et le spectateur s'est senti brusquement coupé de cette litanie aux accents angoissants.

Montrer le tourment sans le jouer n'est pas chose facile. Marleau nous aura encore une fois convoqué à un vrai moment de théâtre, là où la parole se fait insistante, où le décor se fait tableau, là où l'âme divague. Mais le spectateur doit pouvoir communier pleinement avec les personnages. **J**

MARIE-ANDRÉE BRAULT

## Jon Fosse de la scène à la case

Il est rare de voir des personnages quitter les planches du théâtre pour prendre vie dans celles d'une bande dessinée<sup>1</sup>. On peut donc se réjouir de voir le bédéiste Pierre Duba s'attaquer à *Quelqu'un va venir* de Jon Fosse, œuvre tout en répétitions, en variations et en nuances et qui pourrait poser, par là même, de sérieuses difficultés à quiconque voudrait donner chair aux personnages de l'auteur norvégien. Duba ne s'est donc pas simplifié la tâche en optant pour cette œuvre et c'est tout à son honneur, d'autant plus que son adaptation du texte – de la partition, même, serait-on tenté de dire – au médium de la bande dessinée témoigne d'une compréhension profonde de l'œuvre première et va beaucoup plus loin que la simple mise en images. Plutôt que d'aplanir les difficultés qui font de *Quelqu'un va venir* une œuvre parfois insaisissable, Duba plonge dans ce trouble et met toutes les ressources de son art à contribution pour cette exploration de l'angoisse et de l'incertitude qui mine un couple.

*Quelqu'un va venir.*

BANDE DESSINÉE DE PIERRE DUBA ET  
JON FOSSE, MONTPELLIER, 6 PIEDS  
SOUS TERRE ÉDITIONS, 2002,  
NON PAGINÉ.

La pièce de Fosse, présentée récemment par Denis Marleau, met en scène un couple qui vient d'acheter une maison dans un endroit isolé, près de la mer. Ils souhaitent se retirer du monde : « Toi et moi seuls/ pas simplement seuls/ mais seuls ensemble/ notre maison/ dans cette maison nous serons ensemble/ toi et moi/ seuls ensemble/ et alors personne ne viendra ». Et pourtant, la femme aura ce pressentiment qui donne son titre à la pièce : « Quelqu'un va venir ». Ce quelqu'un, ils l'attendront et le rencontreront dans l'angoisse, dans la peur que quelque chose ne se brise, que l'ordre de leur monde ne se détraque. L'ancien

1. Notons tout de même l'intéressante adaptation d'*Ubu roi* faite par Daniel Casanave aux Éditions Les 400 coups.



propriétaire de la maison sera celui qui déclenche les craintes du couple fragile.

Chez Duba, le rythme lent de l'action est accentué par les très larges cases. Le texte et l'image respirent, mais pourtant l'angoisse se fait omniprésente avec les images qui se superposent, les teintes délavées et sombres, les paysages immenses. C'est le sentiment du vide et la peur de la chute inéluctable qui guident la lecture qu'a faite Duba du texte de Fosse, sentiment qui entraîne l'aliénation. La découverte des lieux nouveaux qui seront désormais les leurs ; la solitude et l'isolement pourtant recherchés des personnages, mais qui angoissent visiblement la femme ; la crainte de perdre l'autre et de se perdre à son tour qui submerge l'homme : tous ces éléments contribuent à créer l'impression de vertige qui avale les personnages et que Duba s'emploie à traduire par le dessin. Les couleurs et les lavis lui permettent ici de jouer de

transparence, de travailler les superpositions, accentuant le trouble des personnages, leur instabilité émotive, leur sentiment de dépossession alors même qu'ils cherchent à réaliser leur rêve de s'appartenir totalement l'un à l'autre dans la négation du monde extérieur. Les personnages disparaissent parfois dans les paysages, dans le papier peint de la maison, fondus, niés eux-mêmes, presque dissous par le vide de l'espace et de la maison dont les fantômes se font davantage présents qu'eux. Les spectres du passé qui hantent la maison (véritablement, ou par l'entremise des photographies restées accrochées au mur) s'amalgament aux silhouettes des nouveaux occupants. Mais malgré la fragilité du corps qui fait écho à la fragilité émotive, les yeux des personnages ressortent souvent avec éclat, portant les traces de l'angoisse et de la peur, parfois même d'une certaine folie. Dans une case, alors que l'homme affirme à la femme « Il te plaisait » à propos du visiteur, il n'a plus qu'un immense œil de cyclope qui la guette. Ses yeux se font ensuite fuyants, colériques, son visage se dédouble et se tord, rongé par l'idée du glissement de l'amour ou de sa perte inéluctable.

Cette importance accordée aux yeux et au regard est évidemment présente dans le texte de Fosse : « elle est assise et te regarde dans les yeux/ je le sais quelqu'un va venir/ et elle sera assise là avec ses yeux/ et sans se faire remarquer elle te regardera droit dans les yeux ». Le regard scrute et désire, protège et enferme. Duba consacre à ce passage une page qui forme une case à elle seule. Le visage de la femme se trouve démultiplié, les traits se chevauchent, tantôt évanescents, tantôt affirmés. La femme est morcelée, insaisissable. Elle cherche des yeux, femme ombre et femme paysage qui semble avoir besoin du regard de l'autre pour exister et sortir de son flou.

L'idée du regard, craint mais pourtant vital, est finement développée par Duba dans sa façon de travailler les gros plans, notamment dans sa recherche des textures : détail du tricot et du maillage du chandail du visiteur ; détail de la dentelle du corsage de la femme d'où surgissent, contre toute attente, des éléphants ; texture et couleur des papiers peints. Cette symbiose impossible que tente d'atteindre le couple et qui les mène à l'ascèse et à la contrainte exacerbe paradoxalement sens et sensualité. Les paysages,



les lieux, les objets en portent les traces, et c'est parfois d'eux que semble s'élever la parole. Elle se détache des personnages, occupe l'espace et existe de façon presque autonome dans certaines cases. L'absence de phylactères contribue au flou, les paroles flottant comme les silences et les sensations. Seule la légère différence dans la coloration de la typographie nous permet de distinguer qui, des personnages, prend la parole. Mais la nuance est si mince que le texte apparaît par moments davantage comme un poème dramatique aux voix confondues que comme un dialogue. La voix

de l'incertitude qui traverse la pièce de Fosse se fait entendre dans des paysages aux couleurs qui lui font écho : les tons de brun, de gris et de vert mousse, toujours délavés, dominant, avec de petits accents de rouge (le canapé, quelques fleurs du papier peint) qui s'accroîtront jusqu'à occuper toutes les couleurs alors que se révélera la profonde fracture dans le couple et que l'homme sombrera dans l'angoisse.

Duba souligne au début du livre la collaboration artistique de Daniel Jeanneteau, qui est scénographe et metteur en scène. La nature de cette collaboration n'est pas spécifiée, mais Jeanneteau a conçu la scénographie de *Quelqu'un va venir* en 1999 pour la mise en scène de Claude Régy, dont il est un collaborateur fidèle, et la vieille photographie du couple ayant habité la maison intégrée à la BD de Duba constituait un élément du décor de la pièce. Ne connaissant cette production française que par photographies, je ne suis toutefois pas en mesure de juger des rapports qui existent entre les deux œuvres. Ce n'est pas la première incursion de Jeanneteau dans la bande dessinée puisqu'il a coécrit *Kyoto-Béziers* avec Duba, une BD épistolaire de facture fort différente de *Quelqu'un va venir*, tant dans le ton que dans l'approche picturale, qui s'inscrit dans la lignée des journaux, carnets et autres œuvres autofictionnelles. Les ponts entre la bande dessinée et le théâtre sont peu nombreux<sup>2</sup>, mais les collaborations Jeanneteau-Duba font voir des possibilités de rencontre intéressantes et rappellent que les deux arts travaillent des matières – textuelles et visuelles – qui ne sont pas si éloignées. Au même titre qu'un metteur en scène, qu'un scénographe et qu'un concepteur d'éclairages de talent, Duba s'approprie l'œuvre de Fosse de façon sensible et personnelle. ■



© Pierre Duba et Jon Fosse,  
*Quelqu'un va venir*,  
Montpellier, 6 Pieds Sous  
Terre éditions, 2002.

2. Notons tout de même, au Québec, la collaboration entre le bédéciste Jean-Paul Eid et l'auteur et metteur en scène Claude Paiement, du Théâtre Harpagon, qui nous a donné *le Naufragé de Memoria*, publié aux Éditions Les 400 coups.